

Les coulisses

Maxime Olivier Moutier

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moutier, M. O. (2015). Les coulisses. *Moebius*, (146), 110–120.

TOP SECRET

MAXIME OLIVIER MOUTIER

Les coulisses

Vers la fin des années soixante-dix, dans une université québécoise dont nous avons choisi de taire le nom, au sein d'un département de lettres et langue française, il existait encore une « option théâtre ». Les quelques professeurs qui le faisaient vivre auraient sans doute préféré qu'il soit question d'une école supérieure de théâtre, avec beaucoup d'étudiants et des centaines de cours différents. Mais voilà, cette chronique ne se déroule malheureusement pas à Montréal, mais ailleurs, en région. Inutile d'en dire plus. Cela ne servirait en rien le récit. Toujours est-il que la faculté n'a jamais été très enthousiaste à l'idée de développer davantage cette concentration. La laissant patiemment mourir toute seule, comme on dit, de sa belle mort. Au moment de l'histoire, elle ne compte donc plus que trois professeurs, dont deux sont vieillissants. Ils sont encore passionnés, tiennent le fort à bout de bras, mais ont tout de même hâte que la retraite arrive, pour en finir une fois pour toute. Ils sont un peu fatigués de se battre. Ils sentent que c'est une lutte à finir. Les autres collègues ne sont jamais très chauds devant leurs projets. Projets qui reviennent sans cesse, année après année. D'autant que ceux-ci coûtent cher. Car deux fois par an, il faut monter au minimum une pièce. Originale, autant que possible. Et réserver pour ce faire la petite salle, pour les répétitions, puis la grande salle, pour les représentations finales. Il faut également, comme on le sait, un technicien pour l'éclairage et le son, solliciter spécialement le concierge pour les soirs de premières, mettre en place un système de guichet et de vente de billets. Tout cela pour contenter les lubies d'une vingtaine d'étudiants, pas plus. C'est un programme qui rapporte peu.

À l'assemblée départementale, qui a lieu tous les deux mois, on a déjà fait ses choix pour l'avenir. On préfère miser sur le groupe de recherche en édition littéraire, puis rester concentré sur les littératures française et surtout québécoise. Avec les budgets restants, on souhaite favoriser l'embauche de nouveaux professeurs spécialisés en études féministes, ou encore en narratologie. Des domaines plus modernes. Puis continuer d'offrir des cours de création et de rédaction, puisque ces spécialités ont déjà fait leurs preuves, et attirent beaucoup d'étudiants de tous les coins de la province. Dans un département comme celui-là, augmenter le nombre d'inscriptions est un souci permanent. S'il n'en tenait qu'au directeur et à ses sbires, il y a longtemps que l'option théâtre aurait sauté. Mais il se garde bien de l'avouer tout haut, parce qu'il est aussi en quelque sorte ami avec ceux qui ont fait de cette discipline leur principal fait d'armes. Ils se connaissent depuis des décennies. Alors il se rend gentiment à chacune des prestations prévues, et fait lui aussi le compromis d'applaudir, lorsque le rideau tombe. Il serre des mains et salue les efforts. Sa présence est politique. Il ne peut leur faire faux bond. La mise en scène et toutes ses subtilités n'a jamais été son fort. Il préfère Proust et le XIX^e siècle. Les matières sérieuses : Paul Ricoeur, Roland Barthes, Pierre Bourdieu. Il faut de tout pour faire un monde.

Parmi les trois professeurs, nous l'avons déjà dit, deux sont d'un certain âge, mais le troisième a quant à lui tout au plus quarante ans. Sa candidature, pourtant récente, avait été retenue par l'assemblée en raison de sa spécialisation sur la Grèce antique. Un doctorat brillant, obtenu avec distinction, à la prestigieuse université d'Oxford. Un pavé de plus de mille pages, publié presque aussitôt par les éditions Vrin. Ont suivi quelques articles savants, assez puissants pour être remarqués par les pairs. Il fut repêché rapidement par l'université dont nous parlons. Celle-ci avait surenchérit son offre afin de ne pas perdre la prise au profit d'une autre institution : embauche à vie, protégée par une convention collective en béton, avec année sabbatique tous les sept ans pour faire de la recherche et des voyages et des colloques et des conférences et tout. La compétition peut être féroce à ce niveau. De remporter la

mise fut pour elle une victoire. Ajouter une telle sommité dans ses rangs ne pouvait qu'être bénéfique. Et apporter un souffle nouveau, de la notoriété et du prestige. À chacun ses combats.

Sauf que quelques années plus tard, le vent semblait avoir tourné. Le candidat tant convoité faisait de plus en plus le choix de se cantonner à l'enseignement du théâtre. Lorsqu'il proposait ses cours pour la session suivante, la majorité du conseil professoral s'en trouvait déçue. On ne pouvait pas l'en empêcher ni tenter de lui mettre des bâtons dans les roues. C'était un professeur d'université, il semblait pouvoir faire ce qu'il voulait. On le respectait malgré tout. On essayait de le faire diverger, en lui offrant d'autres options. Mais rien à faire. Il tenait chaque fois son bout. On aurait même pu dire, après cinq ans seulement, qu'il commençait à devenir gênant. Il ne voulait rien faire de ce qu'on avait prévu pour lui. Plus on apprenait à le connaître, et plus on le trouvait entêté. Il ne participait pas beaucoup aux discussions et restait dans sa bulle, enfermé dans son bureau. Il ne mangeait pas avec les autres, ne riait pas des mêmes blagues. C'est toujours ainsi avec les vents. Il n'en faut pas beaucoup pour que, souvent sans prévenir, ils changent de cap.

Or, c'est dans ce climat qu'un automne, aux environs du mois d'octobre, alors que tous les profs devaient soumettre l'intitulé des cours qu'ils comptaient donner à la session d'hiver, que notre intéressé proposa de monter une pièce de théâtre. Autour d'un texte, encore à l'état d'ébauche, auquel il semblait tenir plus que tout. Devant les autres professeurs clairement agacés, il défendit son idée avec beaucoup de ferveur. Une fois de plus, il emmerda tout le monde. On ne voulait pas l'offusquer et le bombarder en vain de mille questions. Mais cette fois-ci, on se permit de juger qu'il allait trop loin. Personne n'était convaincu de la pertinence de sacrifier une charge de cours au calendrier pour ce genre de projet, pour le moins saugrenu : une pièce où des élèves devraient chanter, dans une sorte de chorale bizarre et soi-disant nouvelle. Il comptait écrire seul le texte, et en assurer lui-même la mise en scène. Il allait s'occuper de tout. Du début jusqu'à la fin. Projet clé en main, disait-il. Parmi les profs qui souhaitaient le voir

reprendre son cours sur Antigone et le Sophocle littéraire, deux d'entre eux se sont levés cette fois-là, et sont sortis en claquant la porte. On ne savait plus trop quoi faire ni quoi penser de cet indomptable et impétueux marginal. Était-il justifié de lui faire encore confiance? On allait devoir éventuellement se réunir à nouveau, à huis clos et en nombre réduit de préférence, pour discuter de son cas. Si on le laissait continuer dans son enthousiasme, qu'allait-il nous proposer ensuite? Par exemple l'année prochaine? Un cours sur les moulins à vents? Avec un sketch sur les hydres à sept têtes à partir de l'œuvre d'Homère? On était inquiet. Le département des lettres avait une réputation à préserver et il était réticent à donner subitement dans la performance et l'art contemporain. Ce n'était pas par manque d'ouverture, mais bon, il fallait tout de même tracer une limite claire. Et trouver le moyen administratif de freiner les ardeurs de ce jeune professeur.

Certains commençaient à le croire fou. On en discutait au dîner. On trouvait qu'il avait beaucoup maigri. Qu'il était pâle. Il faisait peur. Souvent le matin, la secrétaire remettant le courrier lui faisait remarquer qu'il n'avait pas l'air dans son assiette. Toutefois, aucune plainte ne provenait des élèves. Pas moyen de le prendre en défaut. Justement, on ne savait plus. On savait qu'il vivait seul, qu'il n'avait pas d'enfant, qu'il passait tout son temps à lire, enfermé chez lui. Comportement on ne peut plus normal pour un prof d'université. Des étudiants l'avaient apparemment croisé dans un des bars du centre-ville. À cet endroit de la province, il n'y en avait que deux. Mais bon, ce détail ne regardait personne. C'était sa vie privée. Aucun souci à se faire de ce côté. Toujours est-il qu'il n'avait pas bonne mine et qu'il toussait de plus en plus.

Il n'était pas comme les autres. Il n'entrait pas dans les rangs. Il avait beau être indiscipliné, sûr de lui quand il prenait la parole, personne n'avait le courage de l'attaquer franchement dans les réunions départementales, tellement il présentait une allure chétive et fiévreuse. On le regardait suer et boire de grands verres d'eau. Et lorsque son tour de parole arrivait, on restait impressionné par sa verve et son assurance. C'était un homme brillant.

Il n'était pas du genre à faire du sport ni à se nourrir déceimment. Il n'avait pas de voiture et se déplaçait en vélo. Avec un casque et un sac à dos. Y compris durant l'hiver et les tempêtes de neige. Était-il accablé d'une quelconque pneumonie qui ne guérit jamais? Personne ne pouvait le dire. Personne ne le savait car personne n'avait jamais osé le lui demander. On ne le connaissait pas si bien, au fond. Connaît-on jamais véritablement ses collègues?

Toujours est-il qu'il finit par donner son fameux cours. Le mardi matin, de neuf heures à midi. Et par monter sa pièce de théâtre. On avait cherché en désespoir de cause à faire valoir l'argument des restrictions budgétaires, à expliquer qu'il serait mieux pour lui peut-être d'attendre l'année suivante pour insérer son projet dans l'un des cours de théâtre prévus pour l'été. Mais non. Il avait insisté. Il n'en démordait pas. On aurait dit que quelque chose pressait. Qu'il ne pouvait pas attendre. Comme un enfant capricieux qui ne lâche jamais le morceau, jusqu'à ce qu'on lui donne enfin ce qu'il demande. Cette année-là, au département, il s'était fait plusieurs ennemis. Y compris du côté de l'administration. Il naviguait seul.

Mais il avait monté sa pièce. Avec deux bouts de ficelle et trois morceaux de scotch. Il avait apporté des chaises de chez lui, de même que quelques meubles et des tringles à rideaux, et s'était procuré dans une friperie, avec son argent personnel, les vêtements requis pour habiller les comédiens. Il avait retravaillé cent fois le texte avec ses étudiants, s'était occupé d'assurer toutes les répétitions, ajoutant parfois des séances le soir et les fins de semaine. C'était SON projet. Il y mettait toute son âme. Il tenait à tout prix à ce que tout soit parfait. Les délais étaient évidemment serrés. Dans les corridors, il ne marchait pas, il courait. On le sentait transporté par la passion. Il ne refusait jamais de discuter et de préciser sa vision, d'espérer toujours mieux. Quand il en parlait, ou qu'il prenait le temps de répondre aux questions, c'était flagrant, il n'était plus la même personne.

Le soir de la première, tous les professeurs et les chargés de cours étaient présents. La plupart, pourrait-on dire, avaient daigné se déplacer. Préparés à écouter le spectacle les bras croisés. On avait réussi à obtenir la grande salle

pour trois représentations. Le département n'avait pu faire mieux. Toujours est-il que les trois soirs, la salle était comble. Les billets s'étaient vendus difficilement sur le campus, mais les étudiants impliqués dans l'aventure avaient eu l'idée de faire du porte à porte, et d'aller chercher du public à l'extérieur, jusque dans des endroits inhabituels : des restaurants, des épiceries, des salles de billard. Jusqu'à vendre toutes les places. Et le résultat ne fut pas si mal. Un peu expérimental, mais tout de même intéressant. On devait le lui concéder. Personne ne s'était endormi. Tout le texte était dit à la cantonade. Très rapidement. Comme si chacun des personnages était au bord d'une falaise, en train de crier une colère ou des choses importantes. Trois musiciens étaient sur scène. On ne décelait pas toujours clairement s'il s'agissait d'une pièce de théâtre ou d'un spectacle musical. Cela disait : « Je veux ceci, je veux cela ; je t'emmène loin de ceci, loin de cela ; je t'offrirai des trucs comme des lumières ; après la nuit, avant le jour... » Un texte difficile à suivre parce que très dense, très senti, rédigé par un auteur qui semble jouer sa vie. « Faut pas que tu désespères, quand tu viens te glisser sous mes draps ; si tu t'arrêtes, je meurs ; je t'en supplie, ne parle pas ; rien n'est gagné, on ne s'arrêtera pas... » Mais étrangement un texte avec des phrases qui parlent de quelque chose de vrai, et que tout le monde comprend. Un texte comme une chanson qu'on ne chante pas mais qu'on récite. À la manière d'une cascade ou d'une personne qui vomit. Qui touche droit au cœur. Le public semble avoir apprécié. Il sort un peu abasourdi. Ne sait pas trop quoi penser. Il a le sentiment d'avoir assisté à quelque chose de jamais vu, de jamais fait. Il est vrai que d'aucuns ont été retournés par certaines phrases. Ils en ont même retenu des extraits. Et se les répètent dans la voiture en rentrant. Des phrases qu'on a envie de noter dans un carnet.

Les étudiants impliqués dans le projet sont très satisfaits. Le printemps est arrivé et c'est la fin de session. En bout de course, une fois les trois représentations données, un apaisement se fait sentir dans toute la troupe. On fait la fête. On prend le professeur dans ses bras, on lui fait la bascule, on lève sa bouteille de bière à sa santé, on verse une larme. On a le sentiment d'avoir participé à quelque

chose de grand, quelque chose de fou. Qu'on ne fera peut-être plus jamais dans sa vie. On est à la fois heureux d'avoir réussi, d'avoir surmonté tous les obstacles relatifs à un tel pari, et à la fois triste de se quitter. C'est terminé. On se fait des accolades et des compliments. Aux petites heures, tout le monde se souhaite bonnes vacances et rentre chez soi. En titubant ou en taxi. On se retrouvera fin août, début septembre.

Mais voilà, c'est ici que la vie nous explique ce que parfois la vie nous explique. Non, le professeur ne fut pas congédié. Impossible d'ailleurs de congédier un prof d'université. À moins de quelque chose de vraiment très grave, comme une agression sexuelle envers une étudiante, une menace de mort ou la découverte d'écrits révisionnistes gardés secret, niant l'existence des chambres à gaz et publiés sous pseudonyme.

Bien que l'été se passe sans difficulté, le directeur du département, alors en train de se détendre dans un barbecue qu'il donne à son chalet pour le premier jour du mois de juillet, reçoit un coup de fil. Sa femme l'interpelle depuis la véranda, il doit venir tout de suite, elle ne sait pas qui c'est. Et c'est à ce moment qu'on lui apprend la mort du professeur jeune et fou. Mince alors ! Il encaisse la nouvelle. Il demande il est mort de quoi. Bien sûr il pense au suicide. On lui répond qu'il est mort du sida. Il savait depuis un an qu'il n'en avait plus pour très longtemps. En un seul instant, le directeur comprend pourquoi celui-ci avait tellement tenu à réaliser son projet. Seul contre tous. Pourquoi, surtout, il leur aurait été impossible, à lui et aux autres, même avec les meilleures armes, d'espérer le raisonner et le faire changer d'idée. Le professeur n'avait plus rien à perdre. Il manœuvrait porté par l'énergie du désespoir. Celle qui permet de gagner des guerres perdues d'avance.

Il n'aurait probablement pas traversé l'été. La maladie menait sa course de manière fulgurante. Il continuait malgré tout de se déplacer en vélo. Il n'avait pas fait le choix de suspendre ses activités de professeur. Pour se reposer, gagner peut-être quelques jours en restant allongé toute la journée. Il n'était pas non plus parti en congé de maladie, alors qu'il aurait pu le faire sans difficulté, sans

même devoir se justifier en révélant de quoi il souffrait. Il avait continué d'enseigner jusqu'à la fin. Luttant contre les étourdissements et les bouffées de faiblesse. On l'avait vu plus d'une fois perdre pied et se retenir contre un mur ou un cadre de porte. Il n'avait pas voulu partir en voyage; profiter de ses derniers instants; rester auprès de sa famille. Visiter sa mère une dernière fois, lui faire ses adieux. Il n'avait visiblement pas choisi de faire ce que tout le monde aurait normalement fait dans sa situation. Son dernier rêve était de monter sa pièce de théâtre. Peut-être un rêve d'enfance, qui sait. Et il l'a fait. C'est peut-être elle qui l'a tenu debout encore un peu. Quelques semaines de plus. Les étudiants de cette session d'hiver furent ses derniers. Tous le savent à présent et s'en souviennent avec émotion.

Le directeur pense à tout cela. Le lendemain, il appelle quelques collègues pour leur annoncer la triste nouvelle. Tous sont évidemment sous le choc. Il est toujours difficile d'apprendre la mort d'une personne qu'on a détestée et contre qui on a lutté. Après avoir raccroché, il lui revient plein de souvenirs. Il est tout de même sensible, puisque fondamentalement amoureux de Proust et de Mallarmé. Mais ce qu'il retient surtout, c'est qu'à aucun moment, le professeur ne s'est servi de sa maladie pour faire valoir son point de vue. Ç'aurait pourtant été un argument massue. Qui lui aurait facilité la tâche. Aucun n'aurait alors osé s'y opposer. Qui donc oserait défier une victime? Une personne dont on sait qu'elle va bientôt mourir? Mais non. Il a peut-être choisi de rester fier. De ne jamais offrir la langueur du mourant pour se donner raison et faire abdiquer ses adversaires. Pour obtenir enfin plus de latitude, un meilleur budget, voire quelques représentations de plus. Était-ce en raison de la honte? Des gens éduqués comme eux auraient compris qu'il était inutile de juger, de médire et de descendre aussi bas. Pourquoi ne leur a-t-il rien dit?

Le directeur ressent tout de même une brise de soulagement. Non pas de s'être enfin débarrassé, par la grâce du destin, d'un subordonné aussi récalcitrant, mais de savoir que celui-ci, au bout du compte, aura pu réaliser jusqu'au bout ce qui lui tenait le plus à cœur. Comme un

dernier vœu. Le directeur est conscient d'avoir été le plus rétif à le laisser aller. Le plus chaudement opposé à ses plaidoiries. D'avoir même un jour crié contre lui devant tous les collègues dans une réunion. Prêt à tout mettre en œuvre afin de l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Il était le directeur, après tout. Ne devait-il pas faire preuve d'autorité? D'autant que certains n'hésitaient pas à lui mettre de la pression, à lui dire de ne pas se laisser ainsi mener par une recrue. Une recrue qui, au fond, n'était là que depuis quelques années. Et qui n'écoutait personne d'autre que lui-même, pour mieux n'en faire qu'à sa tête. En ce jour de la mi-juillet, debout dans son jardin, aspergeant ses rosiers d'une poudre anti-pucerons, le directeur est soulagé.

On ne pourra pas dire qu'il s'agit d'une histoire renversante. On aura tous compris qu'elle ne comporte ni meurtre, ni carambolage, ni explosion spectaculaire. À la fin, personne ne gagne. Il serait peut-être plus juste de parler d'anecdote. S'il n'y a pas eu homicide, pas plus sur le campus que dans les résidences étudiantes, il y a tout de même eu un mort. On pourrait bien sûr imaginer une histoire d'amour entre le professeur et un de ses étudiants. Un beau jeune homme à qui il donne de l'argent, et qu'il invite à dormir dans son appartement pour le sortir du pétrin. Qui le vole en cachette tout en faisant semblant d'être amoureux. Mais on ignore si le héros principal vivait dans un appartement ou dans une maison de campagne pas trop loin. On trouve facilement de la campagne à plus ou moins dix minutes de l'université. On ne sait même pas comment il a contracté le sida. Si c'est à cause de ses sorties dans les bars, tard le samedi soir, ou si c'est par transfusion sanguine. On peut évidemment imaginer tout ce qu'on veut. Se rappeler ce jeune rouquin qu'on a vu sortir de son bureau à quelques reprises, alors qu'il ne fréquentait même pas la faculté et qu'il n'était inscrit à aucun des programmes du département. On peut imaginer. Une poursuite un vendredi soir à bord d'une décapotable à la recherche d'un peu de morphine, question de soulager momentanément les atroces douleurs physiques.

Mais quand on y pense, cela n'est pas vraiment nécessaire. Outre les médecins, on ne sait même pas si quelqu'un d'autre de son entourage savait qu'il était malade. On ne sait pas non plus si sa mère était au courant. On sait par contre que lui le savait. On imagine là aussi qu'il ne l'a sans doute jamais dit à qui que ce soit. Qu'il est un jour sorti de la clinique, averti que son sort en était jeté, et qu'il a fait partir dans les toilettes la feuille avec les résultats, et laissé derrière lui la prescription sur le comptoir de la pharmacie. Une prescription de n'importe quoi parce qu'au stade où il en était, il n'y avait plus grand-chose à faire. Et qu'il avait choisi de vivre le reste de sa vie comme si de rien n'était. Il n'a laissé aucune lettre d'explication. Mais il avait un testament. Pas de chien, pas de chat. Personne à part ses livres. Il est mort seul dans son appartement, assis dans son fauteuil, la fenêtre ouverte. Il avait trente-neuf ans.